

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 75—Samedi, 10 octobre 1885
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LA PROMENADE DU MATIN

LE MONDE ILLUSTRE

Montréal, 10 octobre 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Microzoaires et microphytes, par le Dr J.-A. Crevier. — Nos gravures. — Primes du mois de septembre. — La Porteuse de Pain (suite). — Récréations de la famille : Charade, devinette, les échecs et rébus.

GRAVURES : La promenade du matin — Toilette en bengaline et satin. — Visite en velours et plumes — Toilette en soie et dentelle. — L'éléphant Jumbo écrasé par une locomotive. — Gravure du feuilletons. — Rébus. — Portrait du Dr J.-A. Crevier.

ENTRE-NOUS



Il y a eu vendredi dernier trois cents cinquante ans que Jacques Cartier, le hardi navigateur Malouin, le découvreur du Canada, a mis pied à terre à Hochelaga.

Cet anniversaire mémorable a passé inaperçu chez nous.

Cette indifférence ne me surprend pas. Il ne se passe guère de banquet ou de réunion publique où un orateur ne parle de notre mère-patrie, de nos ancêtres et de la gloire de la France, parfois même on cite le nom de Jacques Cartier, mais on s'en tient aux paroles et on ne fait rien de durable qui rappelle les hommes célèbres de notre histoire.

Jacques Cartier n'a pas de statue, Maisonneuve n'a pas même un buste à Montréal.

La métropole commerciale du Canada est la ville la plus pauvre du monde en statues.

Un peuple qui oublie ses grands hommes ne mérite pas d'en avoir.

.

Mais, récriminer ne m'avance guère, je reviens au brave Cartier.

C'est donc le 2 octobre 1535 que le vaillant marin arriva à Hochelaga où, nous dit Ferland, toute la population vint au devant des Français et leur fit l'accueil le plus cordial.

« Les hommes dansaient d'un côté et les femmes de l'autre, en signe de réjouissance ; les uns jetaient du poisson dans les barques, les autres y lançaient des galettes de maïs ; les mères apportaient leurs enfants pour les faire toucher par Cartier. Celui-ci, de son côté, distribuait aux hommes quelques couteaux ; aux femmes il donnait des colifichets et des patenôtres. Le soir, les Français s'étant retirés dans leurs barques, les sauvages demeurèrent sur les bords du fleuve, et, pendant toute la nuit, ils continuèrent leurs danses à la lueur des grands feux qu'ils tirèrent allumés. Le lendemain matin, Cartier, ayant laissé ses barques au pied du courant de Sainte-Marie, partit, accompagné de quelques gentilshommes et de vingt matelots, pour aller visiter la bourgade de Hochelaga et la montagne, au pied de laquelle elle était située. Après avoir parcouru une lieue et demie de rivière, ils furent arrêtés par un des capitaines du pays, qui fit un long discours, renfermant sans doute des compliments à l'adresse des étrangers ; une demi-lieue plus loin ils trouvèrent des terres cultivées et des champs couverts de tiges de maïs. Au milieu de ces belles campagnes était située la bourgade Hochelaga, fort soigneusement fortifiée à la manière des grands villages hurons et iroquois. Une palissade circulaire, ayant vingt pieds de hauteur et formée d'un triple rang de pieux entourait Hochelaga et lui servait de défense. Les pieux de la rangée du milieu étaient plantés droits ; ceux des deux autres rangées se croisaient par le haut, et le tout fortement lié avec des branches. Une seule porte donnait entrée dans la bourgade. En dedans de l'enceinte était une espèce de galerie, garnie de pierres, prêtes à être lancées contre les ennemis qui auraient voulu monter à l'assaut. La bourgade contenait environ cinquante cabanes, dont chacune avait une longueur de cinquante pas et une largeur de douze ou quinze. »

.

Vous pouvez juger des étonnements successifs

du Malouin à mesure qu'il étudiait les mœurs et coutumes des habitants du nouveau-monde, mais une habitude de ces braves gens le surprit surtout : « Ils ont aussi, dit-il, une herbe de quoy ils font un grand amas durant l'été pour l'hiver, laquelle ils estiment fort, et en usent les hommes seulement en la façon qui ensuit : ils la font sécher au soleil et la portent à leur cou en une petite peau de bête, en lieu de sac, avec un cornet de pierre ou de bois ; puis à toute heure font poudre de la dite herbe, et la mettent à l'un des bouts du dit cornet, puis un charbon de feu dessus, et soufflent par l'autre bout tant qu'ils s'émoussent le corps de fumée, tellement qu'elle leur sort par la bouche et les nazilles comme par un tuyau de cheminée. Ils disent que cela les tient sains et chaudement, et ne vont jamais dans les choses. Nous avons expérimenté la dite fumée, après laquelle avoir mis dedans notre bouche, semble y avoir de la poudre, tant est chaude. »

.

Davis, Goulet, McDonald, Fortier, et tous vos confrères, voilez-vous la face, cette herbe dont Cartier parle si irrévérencieusement, cette herbe, c'est le tabac ; le petit cornet de pierre ou de bois, c'est la pipe !

Si le découvreur du Canada pouvait revenir un seul jour sur les bords du Saint-Laurent, que d'étonnements nouveaux pour lui ! étonnements dont le moindre ne serait pas de voir la plupart des descendants de ses contemporains s'emplier le corps de fumée comme les sauvages d'Hochelaga.

Et le mont Royal transformé en parc, et les bateaux à vapeur, les chemins de fer, le télégraphe qui nous apporte à chaque instant les nouvelles de toutes les parties du monde, et nos villes, nos journaux, nos fusils perfectionnés, les canons de Bange, qui portent à quatre lieues, et tout enfin !

Mais, réflexion faite, je ne lui souhaite pas trop de revenir, il verrait de trop tristes choses tout tableau à ses ombres — hélas ! dans ce beau pays qu'il a découvert, il verrait... le drapeau anglais et chercherait en vain celui qu'il a planté sur nos rives !

Mais il y trouverait encore des cœurs vraiment français.

.

Et ceci me fait souvenir que je dois depuis longtemps vous donner une charmante poésie de France — la France de là-bas ou la France d'ici, c'est toujours chez nous — dans laquelle on voit que le bon Dieu est Français.

Je m'en étais toujours douté, mais je suis heureux de voir que cela est dit en fort bons vers, d'us à Pierre de Vinça.

Le bon Dieu Français, c'est cela qui va faire enrager les Anglais !

C'est un blondin mignon, pas plus haut qu'une botte, Mon petit Paul Mais c'est en herbe un patriote ; Au seul nom de Français, de plaisir il rougit ; Si vous parlez de Prusse, il fronce le sourcil. Chaque soir il murmure en sa douce prière : « Mon Dieu ! sauvez la France et gardez-moi ma mère. »

Ta mère et ton pays ! ô bienfaisantes amours ! Garde-les, mon enfant, oh ! garde-les toujours. De ton âme ils seront la chaste et sainte armure Qui la conservera vaillante, noble et pure.

Un de ces jours. Carlo, frais et brillant bambin, Tout en jouant gaîment, d'un ton leste et mutin Bien haut chante son hymne au beau ciel d'Italie, Et dit vilainement : « Ta France, elle est jolie ! »

Mon pauvre petit Paul de colère a blémi Et d'un œil plein d'éclairs regarde son ami. Carlo ! toucher la France ? oh ! vous n'y pensez pas, Petit Paul est Français : parlez, parlez plus bas. Mais du petit signor la langue est bien pendue, Et par lui l'Italie est fort bien défendue :

« C'est, dit-il, le pays du génie et de l'art, « Qui s'en viennent chez vous voltiger par hasard, « Quels noms que Michel-Ange, et Raphaël, et Tasse ! « Devant eux tout le reste et s'éclipse et s'efface, « Puis Dante ! et de nos jours, le divin Rossini. »

Mon petit Paul trépigne : « As-tu bientôt fini ? » Puis grossissant sa voix harmonieuse et frêle, De nos héros il fait un charmant pêle-mêle : « Prends mon livre d'histoire et vois s'il en est plein. « Nous étions grands hier, nous le serons demain. « Tiens, d'abord saint Louis, Bayard, et Henri quatre ; « Jamais nous n'avons peur du feu ni du canon. « Nous avons du Guesclin . . . aussi Napoléon ; « Nous avons Jeanne d'Arc. — Ce n'est pas un grand homme, « — Mais elle vaut, je crois, qu'avec eux on la nomme. . . . « Puis Racine et Corneille. . . . et le grand Bossuet. . . . « Et tu dis que chez nous le génie est muet ! »

Malgré tout ce reflux d'éloquentes paroles, Carlo sourit encore en haussant les épaules ; Quand du doigt, petit Paul, lui montrant le ciel bleu. D'un regard triomphant, d'un geste magnifique, Jette ce mot charmant, sublime. . . . et sans réplique : « Et puis il est Français aussi, lui, le bon Dieu ! »

Ah ! le bon Dieu Français ! chère et naïve enfance, N'as-tu pas mis le doigt sur le mal de la France ? Le bon Dieu ! c'est un mot que l'on veut effacer ; De nos cœurs, de nos loix, nous voulons le chasser.

Qu'importent le bon Dieu, l'honneur et la patrie Vite et beaucoup jouir du temps et de la vie, Parmi nos grands soucis, hélas ! est le premier ; Le reste, bagatelle ! on peut bien l'oublier !

O chers petits enfants, Dieu ne saurait maudire Vos accents si naïfs, votre si doux sourire, Priez ! Il vous entend mieux que nous, je le sais, Dites-lui qu'il nous sauve. . . . et soit toujours Français !

.

Oui, le bon Dieu est français, tu l'as bien dit, mon cher petit Paul, c'est lui qui vient de son inépuisable palette décorer de riches couleurs les feuilles de nos bois — comme l'essayent ses élèves, les peintres de France.

C'est le bon Dieu qui a piqué de rouges nos splendides forêts, qui lancent des étincelles écartées sous son soleil d'or, et que Corot, Diaz et Breton brossent dans leurs toiles françaises.

Les perles de rosée que Rosa Bonheur vient suspendre au bout des fétus écartés par la charrue ; les fleurs de pommiers que disperse Tony Fleury dans ses vergers normands ; les brins de foin qui sentent si bon sous le pinceau de Troyon, c'est Dieu qui les a faits et c'est Dieu qui en a confié la reproduction à ses peintres français.

Tu l'as dit, petit Paul, le bon Dieu est français, c'est à Racine, à Corneille, à Lamartine, c'est à Victor Hugo, à Briseux, à Mussez, à Soulay, que nous devons de connaître des horizons sans bornes, des pays sans limites, des rêves sans fin.

C'est Lulli, Boëldieu, Halevy, Adam, F. David Saint-Saëns, Masseney, etc., qui nous ont révélé les chants du ciel composés par Dieu lui-même.

Merci, petit Paul, tu l'as compris toi, tu as su que dans cette lutte de patriotisme, après avoir cité quelques-uns des grands hommes de la belle France, il y avait quelque chose de supérieur aux lettres, aux arts, aux sciences, au courage militaire et à l'amour de la patrie, qui faisait ta force, et que ce grand, cet éternel quelque chose, c'était Dieu, et dans l'explosion de ton amour pour ton noble pays, tu as dit que le bon Dieu était français.

Bravo ! petit Paul, aux jours de bataille on pourra compter sur toi, tu sauras mourir pour Dieu et la Patrie.

.

Quand j'allais à l'école, quand j'étais petit, petit comme petit Paul, et que j'avais lu un des beaux récits, un des hauts faits que l'on trouve à chaque page de l'histoire du pays de nos aïeux, je m'en allais tout au fond du grand jardin de la maison paternelle, et là, seul, au milieu des grands arbres, je criais de toute la force de mes petits poumons : France. . . !

Et l'écho, le lointain écho des grands murs du grand parc me renvoyait ce mot si grand : France !

J'écoutais, le cœur plein, la poitrine gonflée, et le rebondissement de ce son qui venait de moi-même me semblait la plus belle musique du monde.

Puis, ne voulant pas être le jouet de mon imagination, de mon trop grand amour de la terre qui me semblait frémir sous mes pieds, je disais à haute voix, comme tout à l'heure, les noms de tous les pays de la terre : Italie, Angleterre, Allemagne, Autriche, Russie, etc., mais l'écho me renvoyait des syllabes sans signification, les murs du grand jardin semblaient avoir amolli les sons, et si mon oreille vibrait, mon cœur ne battait pas. . .

Alors, éperdu, ivre de bonheur, de fierté et d'orgueil, je criais : Vive la France !

Et, sans le savoir, ou plutôt ne pouvant le dire, je sentais, comme petit Paul, que le bon Dieu devait être français !

.

Je puis vous paraître naïf de vous dire toutes ces choses, comme je les pense, sans apprêt, sans phrase, tout bonnement — tout bêtement, diront les

blasés—mais vous ne m'en voulez pas, j'en suis sûr, car, vous aussi, vous avez pensé comme moi, et comme moi vous aimez la France, je le sais.

N'est-ce pas ce sentiment exquis, si pur, si vrai, si noble, si divin, qui nous a soutenu depuis plus d'un siècle dans nos luttes contre nos concitoyens d'autres origines qui veulent nous englober.

N'est-ce pas l'amour de la France, si bien entretenu, couvert, si j'osais le dire, par notre clergé, qui nous a fait rester ce que nous sommes : fidèles à Dieu et à la langue de nos pères.

Je me suis trompé tout à l'heure ; après trois cent cinquante ans de sommeil, tu peux te réveiller Jacques Cartier, tu peux venir sur les flots du grand fleuve que la proue de ton navire a écartés pour la première fois, on parle encore français sur les rives du Saint-Laurent, et la France est toujours là..... dans nos cœurs !

* * *

LE MONDE ILLUSTRÉ donne aujourd'hui, à sa huitième page, le portrait d'un homme que vous rencontrez tous les jours dans les rues de Montréal, c'est un vieillard qui a pâli sur les livres de science, un chimiste qu'on eut brûlé au moyen-âge comme sorcier, c'est un savant dont plus d'un pays s'honoreraient, et que le Canada semble méconnaître.

Pendant que nous allions courir la campagne et dénicher des nids, c'était un homme depuis longtemps, et depuis longtemps déjà il étudiait, observait et méditait.

Il y a beaux jours de cela, et cependant ce vieil homme à longue barbe et à l'œil vif et intelligent, a toujours étudié depuis.

Ce qu'il a appris ? Il a découvert tout un monde, il a pénétré des secrets inconnus avant lui, il a pris pour univers une goutte d'eau, et dans cette univers minuscule il a vu des millions d'êtres, des infiniments petits.

Il a fait plus que cela, il a sommé les plus grandes maladies, les plus grands poisons de lui dévoiler le secret de leur force, et il a obtenu la réponse à l'aide du microscope.

Quant les autres cherchent à tout rapetisser, lui grandit l'infiniment petit et en fait un géant.

Cet homme, ce chimiste, ce savant, c'est le Dr J.-A. Crevier.

* * *

Jetez les yeux sur les gravures qui sont au bas du portrait, vous y voyez des monstres informes, quoique de tailles inférieures, et pourtant ils sont grossis 200,500, 1,000 et 2,000 fois.

Mais à quoi sert cette étude, direz-vous, que peut me faire, à moi, de savoir qu'une goutte d'eau renferme ces petits affreux animaux ?

Ce que cela peut vous faire !

Ne faites pas les dédaigneux, si géant que vous soyez à côté de ces atomes, vous êtes à leur merci, et un seul de ces infiniments petits suffit pour vous tuer.

Oui, un seul, introduit dans les pores de votre épiderme, suffit pour jeter le désordre dans tout votre être.

Il s'appelle choléra, fièvre typhoïde, variole, etc.

* * *

Le Dr Crevier ne s'en est pas tenu à la découverte de ces animalcules, car, voulant se rendre utile, il n'a eu d'autres but depuis trente ans que de découvrir leurs rapports avec les maladies contagieuses et épidémiques, et a complété son œuvre en cherchant les moyens de les détruire.

Ses études sur le choléra et la variole sont admirables, et si certains de ses confrères le raillent en le nommant le chercheur de bibites, ils ne font preuve que de beaucoup d'ignorance et de beaucoup d'envie.

M. Achintre a publié dans la *Presse* une esquisse de la vie du Dr Crevier, écrite par ce talent, cette largeur de vue qui distinguent cette excellent écrivain. Il a rendu justice au savant modeste, qui n'a eu qu'un tort : c'est de ne pas paraître sur une scène plus large que la nôtre.

* * *

Le résultat des élections générales en France, a pris tout le monde par surprise et bien que de nombreux ballottages doivent avoir lieu on peut dès maintenant se rendre à peu près compte de ce qui arrivera.

Les républicains sont battus et la chambre se trouve divisée en trois parties à peu près égales, conservateurs, républicains et radicaux.

Il est évident que la machine gouvernementale n'en ira que plus mal, car il n'existera qu'une majorité qui se déplacera de temps à autre selon que les conservateurs s'allieront aux radicaux ou ceux-ci aux républicains ou enfin ces derniers aux conservateurs.

Il n'y a donc pas d'opinion franchement exprimée, ce qui est dû sans doute à l'état déplorable de l'agriculture et des expéditions lointaines.

Quoiqu'il en soit, c'est Clémenceau qui est aujourd'hui le seul homme en vue et Clémenceau est le chef des radicaux et des socialistes.

Je ne crois pas à la possibilité de la restauration de la royauté en France et les royalistes qui ne prennent pas leurs désirs pour des réalités sont aussi de cet avis.

Quel serait donc l'avenir du gouvernement ? Je ne vois que le radicalisme, qui est cousin-germain du communisme. Tant pire, c'est un grand malheur !

Mais comme les ministères se renversent et que la France est immortelle, on renversera Clémenceau et on choisira mieux.

Que Dieu protège la France !

LÉON LEDIEU.

MICROZOAIRES ET MICROPHYTES DU CHOLÉRA ET AUTRES MALADIES

(Voir gravures)

ES animacules sont représentés sous un grossissement de 500 diamètres linéaires, ou de 250,000 fois en surface. Ceux qui seront vus grossis sous un diamètre plus considérable, seront indiqués par un nombre particulier, indiquant leur grossissement en diamètre linéaire.

CLASSE DES VIBRIONIENS GENRE DES BACTÉRIES

Figure 1 Bacterium termo, accompagnant la Bactérie, du choléra Asiatique et du choléra Morbus. 1 a Groupe de Bacterium termo, grossi de 500 diamètres, 1 b le même grossi de 1,500, on en voit qui sont réunis deux à deux, alors ils sont en voie de division spontanée.

Figure 2 a—Bactéries du choléra grossies de 1 000 diamètres, 2 b, les mêmes grossies de 2,000 diamètres, 2 c, grossies de 4,000 diamètres, Bactéries vue en profil.

Figure 3—Bacterium catenula, grossies de 500 diamètres, elles sont réunies sous forme de chaîne, c'est l'espèce spéciale des fièvres typhoïdes et putrides.

Figure 4—Bacterium punctum, grossie de 500 diamètres.

Figure 5—Vibrio lineola, grossi de 500 diamètres.

Figure 6—Vibrio régula, grossi de 800 diamètres.

Figure 7—Vibrio serpens, grossi de 600 diamètres.

Figure 8—Vibrio ambiguus, grossi de 400 diamètres.

Figure 9—Vibrio bacillus, grossi de 500 diamètres. Ce microzoaire se rencontre dans les cavernes pulmonaires des consomptifs.

Figure 10—Spirillum undula, grossi de 1,500 diamètres.

Figure 11—Spirillum volutans, grossi de 1,500 diamètres.

Figure 12—Spirillum plicatile, grossi de 1,200 diamètres.

Figure 13—Spirillum tenuis, grossi de 600 diamètres.

Figure 14—Bacteridium anthracis ou Bactérium du charbon et de la pustule maligne, grossie de 600 diamètres. a Bactérium, b globule du sang, c globule de lymphocyte, d globule du sang altéré.

Microphytes ou cryptogames microscopiques, vivant en parasite sur l'homme et les animaux, dont ils produisent un grand nombre de maladies contagieuses et épidémiques.

Figure 15—Leptomitum utéri, grossi de 600 diamètres Leptomite des ulcères de la matrice. a spores granuleux avec un prolongement terminal cloisonné, b tubes de mycelium ramifiés non cloisonnés. Spores libres pourvues d'un prolongement cloisonné.

Figure 16—Aspergillum auticularis, grossi de 400 diamètres, Aspergille des oreilles, a mycelium terminé par un capitule sphérique recouvert de sporules, b filament de mycelium terminée par un renflement capitulaire, c autre mycelium plus jeune, l'intérieur est remplie de sporules, grossis de 600 diamètres.

Figure 17—Oidium pulmonaris, grossi de 500 diamètres, a mycelium ramifié, terminé par des sporules F unies bout à bout, b sporules en voies de s'unir pour former le mycelium, c sporules, d, jeunes sporules échappées de l'intérieur du mycelium.

Figure 18—Puccinia favi, grossi de 500 diamètres Puccinie de la teigne à divers degrés de développement, a b c d. La lettre E indique les sporules formant la poussière fauveuse de la teigne.

Figure 19—Leptothrix buccalis, grossi de 500 diamètres. Leptothrix de la bouche et de la langue, a Leptothrix implanté sur deux cellules épithéliales, b c sporules, d filament du mycelium grossi de 1000 diamètres, dans l'intérieur duquel on voit des sporules.

Figure 20—Mérismopredia ventriculi ou sarcine de Pestomac, grossie de 800 diamètres, qu'on rencontre dans les

matières des vomissements des dyspeptiques, ainsi que dans les inflammations gastro-intestinales de nature grave. La lettre A représente la sarcine grossie de 800 diamètres, et la lettre B un groupe de quatre individus réunis, grossis de 450 diamètres. Cet entophyte parasite de l'estomac se présente en masse cubique, formé par la réunion de quatre cellules soudées ensemble, sa couleur est jaune verdâtre ou brun rougeâtre ; parfois il forme de grandes plaques composées de plus d'un million d'individus. J'ai vu un de mes patients qui en a vomi plus d'un gallon dans l'espace d'une heure et demie à la suite d'une gastro-entérite aiguë.

DR J.-A. CREVIER.

NOS GRAVURES

MODES. — Toilette en bengaline et satin vert mousse. Jupe de bengaline bordée de broderie devant. Corsage en bengaline, déhanché, à trois pointes derrière ; grande écharpe de satin passée devant en petit tablier plissé sur les hanches, et formant derrière un nœud à pans très large.

Toilette en soie et dentelle de laine belge. Robe ronde à larges plis de dentelle retombant sur le fond de soie bordé d'un même plissé ; tunique pareille nouée derrière par un grand nœud de moire assortie. Corsage de dentelle en soie avec entre-fichu en mousseline.

Visite en velours ciselé loutre garnie de plumes assorties. L'étoffe nécessaire à la confection de cette visite sera :

- 4 verges et 10 pouces de velours ciselé ;
- 4 verges et 10 pouces de doublure de satin assorti ;
- 5 verges et 13 pources de bandes de plumes.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de septembre a eu lieu le 5 octobre, dans la salle de conférence de la Patrie.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	13,387	\$50
2e prix, No.	2,470	25
3e prix, No.	12,005	15
4e prix, No.	9,673	10
5e prix, No.	8,678	5
6e prix, No.	3,930	4
7e prix, No.	829	3
8e prix, No.	10,289	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

3,665	5,609	12,372	23,510	13,747	4,458
12,459	5,415	11,220	4,518	6,312	23,498
7,958	12,205	15,017	6,039	11,614	1,453
5,308	6,319	14,259	20,063	8,310	9,417
23,294	13,616	16,289	19,288	3,597	10,945
12,212	10,081	16,510	6,330	10,010	15,120
4,963	12,796	5,022	5,145	416	3,493
13,473	2,733	16,345	22,562	3,188	11,825
15,293	21,766	8,528	1,935	22,263	13,636
13,987	2,210	15,743	8,616	19,818	11,021
300	709	21,078	3,322	13,656	17,460
10,626	4,009	235	2,509	22,014	9,808
1,327	3,743	2,595	21,917	11,420	10,677
10,050	14,826	19,393	511	19,440	15,298
4,296	18,176				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de septembre sont priées d'examiner les nombres imprimés en encres rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue St-Jean, Québec.

Le peuple a toujours trop d'action ou trop peu ; quelquefois avec cent mille bras il renverse tout, quelquefois avec cent mille pieds il ne va que comme les insectes.—MONTESQUIEU.

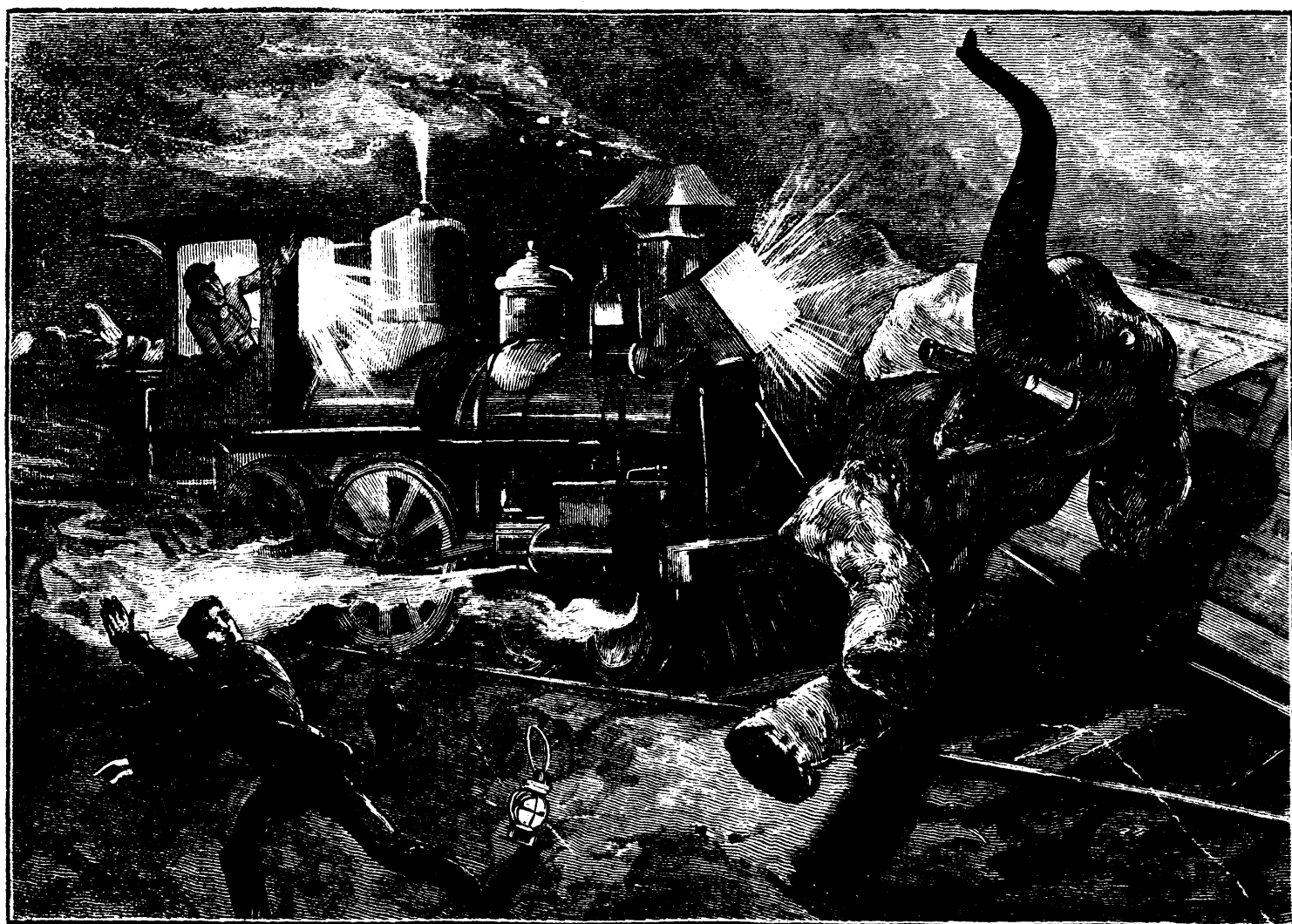
La plupart des gens consentent bien à reconnaître les vertus des voisins, mais un peu comme les veuves constatent les mérites de leurs époux : sous forme d'épitaphe.—PAUL FÉVAL.



TOILETTE EN BENGALINE ET SAIN

VISITE EN VELOURS ET PLUMES

TOILETTE EN SOIE ET DENTELLE



L'ÉLÉPHANT JUMBO ÉCRASÉ PAR UNE LOCOMOTIVE, A SAINT-THOMAS (ONTARIO)

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—

X

Le coiffeur fit son entrée. Il ne mit pas moins de trois quarts d'heure à "accommoder" madame qui ne trouvait rien de bien. Enfin arrive le tour de Lucie. La robe de bal fut tirée du carton où elle était délicatement étendue, et après l'avoir examinée sous toutes ses faces, madame la mairesse donna l'ordre de l'en revêtir. Cette robe faite en si peu de temps était véritablement une œuvre d'art ; elle allait à merveille, et l'invitée du préfet de la Seine ne fit point difficulté d'en convenir. Il restait à poser les

guirlandes de fleurs naturelles, et ce n'était pas une mince besogne. Lucie poussa un nouveau soupir de résignation et se mit à l'œuvre.

Nous la laisserons travailler et nous retournerons à Paris, à la boulangerie de la rue Dauphine. Il était neuf heures du soir. La bonne de madame Lebert était allée chez le pharmacien chercher une potion ordonnée par le docteur pour la malade, dont l'état s'aggravait de plus en plus. La mère Lison gardait la boutique en attendant le retour de la servante et l'arrivée de M. Lebert. A neuf heures dix minutes celui-ci apparut. C'était un grand gaillard à front bas dont la physionomie très médiocrement intelligente annonçait l'entêtement et la cupidité.

—Comment va la bourgeoise, maman Lison ? demanda-t-il en entrant.

—Bien mal, M. Lebert, répondit la porteuse de pain. Depuis deux heures elle demande à chaque instant si vous êtes revenu. Elle a à vous parler.

—Je vais la voir tout de suite.

Et en effet Lebert monta près de sa femme, qui

attendait son retour avec une fiévreuse impatience. En le voyant elle lui tendit la main. Lebert prit cette main et la serra entre les siennes. La maladie avait fait depuis la veille de terribles ravages. En constatant du premier regard l'empreinte de la mort sur ce pâle visage, le boulanger, quoiqu'il ne fût point de nature tendre, sentit son cœur se serrer.

—Eh bien ! ça ne va donc pas mieux, ma pauvre amie ? fit-il non sans attendrissement.

—Ça va bien mal, bien mal, répondit madame Lebert d'une voix presque inintelligible tant elle était faible. C'est fini, je vais mourir.

Les larmes montèrent aux yeux du mari.

—Allons donc ! allons donc ! répliqua-t-il, qu'est-ce que ça signifie, ces idées-là ? Il ne faut pas désespérer comme ça !

En parlant ainsi, il pensait :

—Elle a raison, je la crois perdue.

—Je vais mourir, répéta madame Lebert, je le sens, va ! Je vais te quitter, mon ami, te quitter pour toujours, et c'est cruel, car je t'aimais bien.



Ovide fit un bond, se trouva au milieu du chemin, le bras levé.—(Voir p. 182 col. 2)

Une enquête démontra que l'assassin avait attendu quelqu'un.—(Voir p. 183 col. 2)

Avant de mourir je voudrais te demander quelque chose.

—Quoi ? Parle vite. Tout ce que tu voudras.

—Tout ? Est-ce bien vrai ?

—Si tu en doutais, ce serait mal.

—Eh bien ! je voudrais voir ma mère.

—Ta mère ! balbutia-t-il.

—Oh ! je sais qu'elle a eu beaucoup de torts envers toi, reprit la mourante, mais tu en as eu aussi. Tu en as eu autant qu'elle, plus peut-être. D'ailleurs, que t'importe cela ? Tu ne voudras pas me laisser mourir sans voir ma mère. Après toi je n'ai qu'elle au monde, et ça me crèverait le cœur de partir sans l'avoir revue.

—Elle ne consentira jamais à venir, répliqua le boulanger. Jamais, jamais ! je la connais bien.

XI

—Tu te trompes, reprit la malade d'une voix de plus en plus faible. Elle consentira si tu lui écris que tu regrettes ce qui s'est passé, que tu la pries de te pardonner et de venir me voir sans retard si elle veut me trouver vivante encore.

—Je n'écrirai pas cela, répliqua Lebert d'un ton brutal.

—Tu veux donc que je meure désolée, sans avoir pu satisfaire mon dernier désir ? Non, non, tu ne seras pas si cruel, balbutia la pauvre femme en fondant en larmes.

Le boulanger baissa la tête et parut réfléchir. Il était hargneux, vindicatif, têtu comme un Normand, cependant il ne pouvait s'empêcher de se dire :

—Elle a raison. Refuser de lui laisser voir sa mère au moment où elle va quitter ce monde

serait cruel. Ça me causerait un remords. Je me reprocherais ça toute ma vie.

Puis, brusquement et à haute voix :

—J'écrirai, fit-il.

—Oh ! merci, mon ami, s'écria la malade en joignant les mains. Tu es bon. Tu écriras tout de suite, ajouta-t-elle.

—Il sera temps demain matin.

—Non. Demain il serait trop tard. Je sens bien que je m'affaiblis et que la fin approche.

—Mais comment la lettre arrivera-t-elle ?

—La mère Lison ira la porter à la Garenne de Colombes et ramènera ma mère avec elle ; ainsi je la verrai cette nuit.

—C'est de la folie ! pensait Lebert ; mais enfin, puisque j'ai consenti, je ne peux pas la contrarier. Je vais écrire et j'enverrai la porteuse de pain à Colombes.

—Hâte-toi ! hâte-toi ! répétait madame Lebert.
—Je vais faire ce que tu demandes.

Et le boulanger descendit.
—Maman Lison, dit-il en se plaçant au comptoir pour écrire, il va falloir que vous fassiez une fameuse corvée.

—Laquelle, monsieur ? demanda Jeanne Fortier.
—Celle de partir "illico" pour aller chez ma belle-mère.

—Je suis prête, monsieur, répliqua l'évadée de Clermont en devinant ce qui venait de se passer.

—Vous savez que c'est au diable ! Elle demeure à la Garenne de Colombes, rue de Paris, numéro 41.

—Je trouverai bien. On trouve toujours quand on a une langue, fit la brave femme qui ne voulait point avouer qu'elle était allée la veille à la Garenne. Qu'est-ce que je lui dirai à votre belle-maman ?

—Vous lui remettrez la lettre que j'écris. Je viens de consulter l'indicateur. Le dernier train qui monte vers Paris passe à Bois-Colombes à minuit six minutes. Il faut vous arranger pour ramener la vieille dame par ce train. Ma femme veut absolument la voir.

—Je la ramènerai, monsieur Lebert, je vous en réponds ! Il est neuf heures vingt minutes. A dix heures je prendrai le train à la gare Saint-Lazare. A onze heures moins un quart je serai chez madame Lebel et je ne vois pas du tout ce qui pourrait nous empêcher de revenir par le train de minuit.

Lebert venait d'échever sa lettre. Il la plia, la mit sous enveloppe et la tendit à la porteuse de pain.

—Partez donc bien vite, dit-il, voici de l'argent. Vous prendrez une voiture pour aller à la gare et une autre pour en revenir.

En disant ce qui précède, il mettait quatre pièces de cent sous dans la main de Jeanne Fortier, qui s'élança dehors. Un fiacre passait à vide. Elle y monta et arriva à la gare Saint-Lazare quelques minutes avant le départ du train. A dix heures dix-neuf minutes elle descendait à Bois-Colombes, et toujours courant elle se dirigeait vers la Garenne par le même chemin qu'elle avait suivi la veille.

En ce moment, tout était profondément calme dans la campagne. Jeanne ne songeait guère à avoir peur. De son pas le plus rapide elle s'engagea dans le sentier qui longeait le chemin de fer. Ovide Soliveau, l'oreille tendue, les yeux au guet, était immobile à son poste. Depuis que Lucie avait passé devant lui, personne n'avait parcouru la route déserte et sombre. Soudain il entendit un bruit de pas. Il redoubla d'attention et ses yeux s'efforcèrent de percer les ténèbres. Les pas se rapprochaient, mais ils ne venaient point de la Garenne, donc ce ne pouvaient être ceux de la victime attendue. Le Dijonnais tourna la tête du côté de Bois-Colombes. Il entrevit une forme noire à peine distincte dans l'obscurité.

—Ça a l'air d'une femme, se dit-il.

A une faible distance du groupe de peupliers la forme noire s'arrêta, semblant hésiter, chercher sa voie. Tout à coup, elle parut l'avoir trouvée et se mit à courir dans le sentier longeant le bouquet d'arbres.

—C'est une femme du pays, pensa Soliveau. Elle est en retard et se dépêche.

Jeanne Fortier, car c'était elle qui venait de passer près du misérable, eut bientôt gagné la route de Paris. Elle fit halte devant la maison de madame Lebel, saisit la chaîne de la sonnette et se mit à l'agiter à tour de bras.

Le bruit lointain de ce carillon arriva jusqu'aux oreilles d'Ovide. Deux minutes s'écoulèrent sans que maman Lison interrompit son tapage infernal. Enfin une voix, celle de la servante, cria du fond du jardin :

—Qui est là ? qui sonne ?

—C'est une lettre que j'apporte de la part de M. Lebert dont la femme se meurt, répondit Jeanne.

—Attendez, reprit la voix.

Jeanne, attendit en effet. La bonne vint lui ouvrir, la reconnut et lui dit :

—C'est vous qui êtes venue hier ?

—C'est moi.

—Madame vous a entendue sonner et m'a réveillée. Elle va donc bien mal, la fille à madame ?

—La pauvre femme n'a plus que quelques heures à vivre.

Madame Lebel était descendue au rez-de-chaussée et, un bougeoir à la main, elle attendait près de la porte ouverte.

—Une lettre pour vous madame, lui dit vivement Jeanne, une lettre très pressée de votre gendre, M. Lebert.

Madame Lebel prit la lettre d'un air imposant, déchira l'enveloppe et lut, sans que la moindre trace d'émotion apparût sur son visage.

—C'est bien, dit-elle ensuite froidement ; monsieur mon gendre a mis les pouces, c'est ce que je voulais. Justine, donnez-moi vite une robe, une pelisse, et habillez-vous. Nous partirons pour Paris par le dernier train. Je ne veux pas laisser mourir ma fille sans la voir.

Elle ajouta, en s'adressant à la porteuse de pain :

—Attendez-nous ici. Ça ne sera pas long.

Et la vieille dame alla s'apprêter.

..*

A la villa de monsieur le maire, Lucie avait achevé plus rapidement qu'elle ne l'espérait de placer les guirlandes de fleurs sur la robe de madame la maîtresse qui piétinait d'impatience.

—C'est fini, madame, dit la jeune fille, et il n'est que onze heures moins cinq minutes.

—Vite, vite, passez-moi la robe.

L'ouvrière ne se le fit pas répéter deux fois. L'heure avançait et pour rien au monde elle n'aurait voulu manquer le train de minuit. Habiller madame la maîtresse n'était pas chose tout simple, il s'en fallait de beaucoup. Il fallait corriger un pli, changer de place une fleur, etc., etc. Enfin au bout de vingt-cinq minutes elle se déclara satisfaite et témoigna sa gratitude à Lucie par ces mots :

—J'ai cru que vous ne termineriez jamais ! Enfin, c'est fait, vous pouvez vous en aller, mademoiselle, je ne vous retiens plus. Bonsoir !

—Bonsoir, madame !

Lucie partit. Elle avait devant elle quarante minutes pour gagner la gare. C'était plus de temps qu'il ne lui en fallait. Cependant elle hâta le pas, désireuse de ne point s'attarder dans la campagne à cette heure nocturne. Elle ne se sentait pas rassurée et rasait le plus possible la haie du chemin de fer, en jetant au loin devant elle des regards pleins d'inquiétude. Ovide Soliveau avait entendu le bruit de la marche rapide et légère de l'ouvrière. Il tira de sa poche le couteau que nous connaissons, enleva le bouchon fiché sur la pointe, et se rassembla de manière à pouvoir s'élançer sur la jeune fille comme le jaguar sur sa proie.

—Ce doit être elle, se disait-il en interrogeant les ténèbres.

Lucie avançait toujours. Malgré l'obscurité Soliveau la reconnut. Elle portait, comme au moment de son premier passage, le carton de madame Augustine. Deux ou trois secondes s'écoulèrent. La jeune fille arrivait au niveau du guetteur.

XII

Ovide fit un bond, se trouva au milieu du chemin le bras levé, et avant que Lucie ait pu s'apercevoir de l'effroyable péril qui la menaçait, elle tomba frappée par l'arme du misérable, en poussant un grand cri. L'assassin se pencha sur le corps, leva de nouveau le bras et porta un second coup, en pleine poitrine. Mais la pointe de l'arme, rencontrant un obstacle métallique, se brisa net au lieu de pénétrer.

Ça ne fait rien, murmura le bandit, elle a son compte tout de même.

Puis, voyant briller une montre et une chaîne au corsage de la jeune fille, il les enleva, et fouillant la poche de la robe, il en retira le porte-monnaie qui s'y trouvait.

—Comme ça l'affaire sera mise sur le compte des voleurs, pensa-t-il en se redressant.

Alors il s'élança dans le sentier qui contournait le bouquet d'arbres, sentier qu'un peu auparavant avait suivi la porteuse de pain. Soudain il relentit le pas et bientôt s'arrêta tout à fait en reléchant l'oreille. On parlait devant lui, à une faible distance, et trois formes humaines s'avançaient au milieu des ténèbres. Ovide, quittant le chemin frayé, sauta dans les terres labourées, et prit sa course, et jetant dans un sillon le manche du couteau brisé qu'il tenait encore à la main. Les trois formes

qu'il venait d'apercevoir étaient celles de Jeanne Fortier, de madame Lebel et de sa bonne.

—Je vous assure, madame, disait Jeanne, que j'ai bien entendu un cri du côté du chemin de fer, là en face de nous, au bout de ce sentier, un cri d'épouvante, un cri de mort.

—Vous vous serez trompée, répliqua la vieille dame dont l'oreille était un peu dure.

—Je suis sûre du contraire.

—Alors c'était le sifflement de quelque machine.

C'est à ce moment qu'Ovide, ne voulant pas être rencontré, s'était mis à fuir à travers champs. Jeanne aperçut le misérable qui détalait.

—Tenez, tenez, madame, reprit-elle vivement en tendant le bras vers l'ombre encore distincte. C'est un homme, un homme qui nous a vus, et qui se sauve. On a commis un crime près d'ici. Ce que je viens d'entendre était bien un cri d'agonie.

Et la porteuse de pain se mit à courir en avant.

Madame Lebel et sa servante ne hâtèrent point le pas. Tout en courant, Jeanne avait l'oreille au guet. Elle arrivait près du bouquet d'arbres, à l'endroit où s'était passé le drame rapide auquel ont assisté nos lecteurs. Là, elle fit halte en frissonnant. Sur le sol, à ses pieds, elle voyait un corps étendu dans une immobilité sinistre. Elle se pencha précipitamment et ses doigts rencontrèrent le carton vide que Lucie avait laissé s'échapper de ses mains.

En ce moment, un frisson nerveux secoua son corps de la nuque aux talons. Une pensée terrible, effrayante, venait de traverser son cerveau. Elle se souvenait que, la veille, Lucie, rencontrée sur ce chemin, lui avait dit qu'elle devait, le lendemain soir, venir livrer une robe à la Garenne de Colombes. Le carton qu'elle touchait était un carton de couturière. A qui appartenait-il ? Quel était ce corps ou ce cadavre couché sur la terre devant elle ? A demi folle, le cœur serré comme dans un étou, la porteuse de pain, s'agenouillant, approcha son visage de celui du corps immobile dont elle souleva la tête pour mieux voir. Un sourd gémissement, suivi d'une exclamation d'horreur, s'échappa de ses lèvres. Elle reconnaissait Lucie.

—Qu'y a-t-il donc ? lui demanda madame Lebel, qui venait de la rejoindre avec sa bonne.

—Un crime, un crime. Je vous le disais bien, répliqua Jeanne d'une voix étranglée. Elle est morte, tuée par ce misérable qui fuyait ! Lucie ! chère Lucie, pauvre enfant !

Et la veuve de Pierre Fortier, qu'étouffait les sanglots, portait à ses lèvres les mains de l'ouvrière inanimée et les couvrait de baisers et de larmes. Madame Lebel et sa bonne, prises d'épouvante, tremblaient sur leurs jambes.

—Vous connaissiez cette malheureuse ? reprit la vieille dame.

Jeanne ne l'entendit même pas. Elle soulevait dans ses bras le corps inerte et le serrait contre sa poitrine. Soudain elle sentit une humidité chaude sur ses doigts.

—Son sang coule, balbutia-t-elle en appuyant ses mains rougies sur le cœur de la jeune fille. Son cœur bat ! poursuivit-elle avec un cri de joie. Elle est vivante encore. Mon Dieu ! Seigneur, mon Dieu ! soyez béni.

La porteuse de pain ajouta, en s'adressant à madame Lebel :

—Votre fille vous attend, il ne faut pas que vous manquiez le train de Paris. Partez vite ! Mais, je vous le demande en grâce, prévenez à la gare de Bois-Colombes afin qu'on envoie quelqu'un ici pour m'aider à sauver cette pauvre enfant. Moi, je ne la quitte pas.

—Je vais prévenir. Mais, encore une fois vous la connaissez donc ?

—Si je la connais ? s'écria Jeanne dont les sanglots éclatèrent de nouveau ; oui, oui, je la connais, et je l'aime comme si elle était ma fille.

—Venez, madame, venez vite, fit la bonne de madame Lebel, nous manquerons le train si nous ne nous dépêchons pas.

Et prenant sa maîtresse par la main, elle l'entraîna. Les deux femmes arrivèrent, essouffées et affolées, en avance de quelques minutes. Deux gendarmes de service se trouvaient en ce moment à la gare.

—Messieurs, messieurs, leur dit la vieille dame en s'efforçant de reprendre haleine. On vient de commettre un crime.

—Un crime ? répéta le brigadier. Où cela ?
 —Sur la route, dans le sentier qui longe la voie du chemin de fer de Saint-Germain.
 —Et quel est le crime ?
 —On a assassiné une jeune fille. Nous avons laissé près d'elle une femme qui m'accompagnait et qui la connaît.
 —La jeune fille est-elle morte ?
 —Elle est sans connaissance et perd tout son sang.
 —Désignez-moi tout au juste l'endroit.
 —Près du sentier qui coupe à travers champs, à côté d'un bouquet d'arbres.
 —Suffit ! Je vois cela d'ici. Nous allons nous y rendre.
 —Il faut un brancard pour rapporter la malheureuse enfant, reprit madame Lebel.
 —Vite, Larchaut, fit le brigadier en s'adressant au second gendarme, allez réveiller le commissaire. Prenez à la gendarmerie un brancard et deux hommes. Moi je vais là-bas.
 —Brigadier, j'y cours.
 Le gendarme s'éloigna en toute hâte. Le brigadier se rapprocha de la personne qui venait de lui donner la nouvelle de ce crime.
 —Votre nom, s'il vous plaît, madame ? lui dit-il.
 —Madame veuve Lebel.
 —Votre état ?
 —Rentière.
 —Votre domicile ?
 —Route de Paris, 41, à la Garenne de Colombes.
 —Pas autre chose à vous demander.
 Et, après avoir écrit le nom et l'adresse, le brigadier se dirigea rapidement vers le lieu désigné comme ayant servi de théâtre au crime.
 Le brigadier de gendarmerie marchait au pas gymnastique. Bientôt il arriva près de Jeanne qui, assise à terre, avait placé la tête de Lucie sur ses genoux. La jeune fille vivait, mais elle était évanouie, et son évanouissement ne cessait pas. En voyant arriver le brigadier, l'évadée de Clermont ne songea même pas à la terreur que lui inspirait habituellement la gendarmerie, et poussa un cri de joie.
 —Ah ! monsieur, dit-elle, venez vite à mon secours. La pauvre enfant se meurt.
 —Etes-vous sûr qu'elle soit grièvement blessée ? demanda le représentant de la loi.
 —Elle a une blessure à la poitrine. Je ne sais si elle est profonde, mais le sang coule sans s'arrêter sur mes mains. Il faudrait l'emporter d'ici.
 —On va venir. J'ai envoyé chercher le commissaire, des hommes et un brancard.
 —Mais c'est un médecin qu'il fallait ! s'écria Jeanne au désespoir.
 —Vous avez raison, fit le gendarme, le commissaire y pensera sans doute.
 Dans le silence de la nuit, une voix lointaine relentit.
 —Brigadier ! criait cette voix, où êtes-vous ?
 —Par ici, suivez la haie du chemin de fer.
 Bientôt des lumières apparurent dans les ténements.

XIII

—Voici monsieur le commissaire, fit le gendarme d'une voix entrecoupée, je l'ai trouvé avec M. Duval, le médecin, comme ils achevaient de finir leur partie de bezigue, ils viennent en même temps que les camarades et que le brancard.
 —Larchaut, vous avez mon estime.
 Bientôt les nouveaux venus arrivèrent sur le théâtre du crime. Le commissaire de police et le médecin marchaient en tête. Quatre gendarmes suivaient ; deux portaient un brancard. Les deux autres tenaient des falots. Ces deux derniers s'approchèrent vivement et éclairèrent le groupe. Livide et les yeux fermés, Lucie ne donnait aucun signe de vie.
 —Quelle est cette femme ? demanda le commissaire en voyant Jeanne, presque aussi pâle que la blessée, et couverte de sang.
 Le brigadier mit le magistrat au courant de la situation, en lui répétant ce qui lui avait été dit par madame Lebel. Suffisamment édifié, le commissaire reprit, en s'adressant à Jeanne :
 —Ainsi, vous connaissez cette jeune fille ?
 —Oui, monsieur.
 —Qui est-elle ?

—Une honnête et laborieuse enfant, habitant à Paris la même maison que moi.
 —Comment et pourquoi se trouvait-elle après minuit seule et en pleine campagne ?
 —Elle est couturière de son état, et venait d'apporter ce soir une robe de bal à la femme de monsieur le maire du pays. Vous voyez, son carton vide est auprès d'elle.
 —Et vous, que faisiez-vous ici à cette heure ?
 Jeanne expliqua le motif de sa présence. Le commissaire trouva toute naturelle cette explication, qui d'ailleurs s'accordait avec les paroles de madame Lebel.
 Il continua :
 —Qu'avez-vous vu ? qu'avez-vous entendu ?
 Jeanne compléta les renseignements en faisant le très court récit de ce que nos lecteurs savent déjà.
 —Selon toute apparence, le mobile de l'assassinat a été le vol, dit le commissaire. L'homme que vous avez vu fuir dans la nuit était sans aucun doute l'assassin. A cette heure nous ne pouvons nous lancer à sa poursuite. Demain commenceront les recherches. Ce misérable fait certainement partie d'une bande de gredins qui depuis deux mois infestent nos campagnes, et j'espère bien qu'il ne nous échappera pas.
 —Eh bien, docteur ? lui demanda le commissaire.
 —La blessure est grave, répondit le médecin, mais je crois pouvoir espérer qu'elle n'est pas mortelle.
 —Ah ! que Dieu vous entende ! s'écria Jeanne dont les larmes inondaient le visage.
 Le médecin poursuivit.
 —Les baleines du corset ont fait dévier l'arme. Je ne crois pas que la pointe ait pénétré jusqu'au poumon.
 —Qu'est-ce que cela ? dit le commissaire en voyant, à la lueur d'un falot, briller sur le sol un objet métallique qu'il ramassa.
 —C'est la moitié de la lame du couteau dont l'assassin s'est servi. Cette lame, en portant un second coup, a rencontré le busc d'acier du corset... là... voyez... et s'est brisée.
 —La Providence veillait sur Lucie ! murmura Jeanne Fortier.
 —Impossible de commencer immédiatement l'enquête. Que devons-nous faire, docteur ? demanda le magistrat.
 —Transporter cette enfant, en prenant tous les ménagements que son état réclame...
 —On la conduira chez moi, reprit le commissaire. J'ai une chambre libre, et cette brave femme lui donnera ses soins.
 —Certes, je ne la quitterai pas ! s'écria l'évadée de Clermont.
 —Qu'on se hâte donc ! poursuivit le docteur. Je ferai un pansement provisoire, et demain nous aviserons.
 Le commissaire donna des ordres. Lucie toujours sans connaissance, fut étendue avec des précautions infinies sur le brancard, et le convoi sinistre prit la route de Bois-Colombes.
 —C'est bien pour la voler qu'on a voulu tuer cette enfant, dit le brigadier, on a retourné les poches de la robe en s'emparant de ce qu'elles contenaient, et voici une boutonnière déchirée au corsage, sans doute en arrachant un objet qui s'y trouvait suspendu.
 —Sa montre, monsieur ! fit la porteuse de pain. Elle la mettait toujours au moment de sortir.
 On commença la rédaction d'un procès-verbal détaillé, et on se sépara vers les trois heures du matin, laissant la blessée toujours évanouie sous la garde de maman Lison.

Ovide Soliveau avait vivement gagné la route de Paris, et, de toute la vitesse de ses jambes, s'était élancé vers Courbevoie où Paul Harmant l'attendait. Il n'eut aucune peine à retrouver la petite porte donnant accès dans l'usine. Le constructeur fiévreux, tremblant de tout son corps, l'attendait sur le seuil et le fit vivement entrer, en demandant d'une voix à peine distincte :
 —Eh bien ?
 —C'est fait, répondit Ovide. Nous n'avons qu'à retourner à Paris. Lucien Labroue est veuf de la

main gauche. Il ne lui reste qu'à épouser ta fille devant l'écharpe de monsieur le maire.
 La petite porte fut refermée et on gagna le bureau du constructeur. Le bruit d'une voiture se fit entendre au dehors, sur le quai. Ovide avait l'oreille au guet.
 —Qu'est-ce que cela ? fit-il.
 —Mon cocher qui exécute mes ordres. Il arrive juste à l'heure indiquée.
 —Nous ne le ferons pas attendre.
 —Eh bien ! partons. Où veux-tu que je te conduise ? demanda le constructeur à son prétendu cousin.
 —Au boulevard des Batignolles, je serai tout près de chez moi.
 —Boulevard des Batignolles, commanda Paul Harmant au cocher en refermant la portière. Le cheval fila comme un boulet et ne s'arrêta qu'à l'endroit indiqué où les scélérats se séparèrent. Jacques Garaud regagna son hôtel.
 —Mary est sauvée, pensait-il. Sa rivale n'existe plus. Avant peu Lucien Labroue viendra de lui-même à elle.

Au petit jour le commissaire de police de Bois-Colombes, son secrétaire et les gendarmes se trouvaient réunis près du bouquet d'arbres, à l'endroit où Lucie était tombée frappée par Ovide. Une enquête minutieuse démontra que l'assassin, couché dans le petit bois où sa trace restait visible, avait attendu le passage de quelqu'un. Quant au manche du couteau, auquel la moitié de la lame attachait encore, il fut impossible de le trouver. On reprit le chemin de Bois-Colombes. Le médecin était installé au chevet de la malade qui, au bout de longues heures d'évanouissement, venait de reprendre connaissance.

(La suite au prochain numéro.)

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 126.—CHARADE

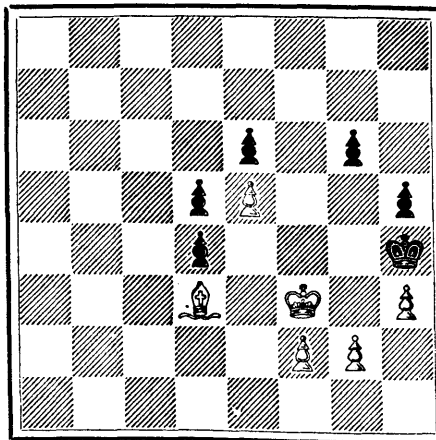
Pour donner mon Premier il faut perdre la tête.
 Au marin mon Second est propice ou fatal.
 Jamais dans mon Entier ni bal, ni jeu, ni fête,
 Et est fort détesté par plus d'un libéral.

No 127.—DEVINETTE

Remplacer les X par les quatre mêmes lettres.
 Au XXXXdès était XXXX :
 XXXX s'ébattait dans l'arène,
 Mais XXXXte achète XXXX :
 Au bois XXXX la promène.
 Au roXXXX passe XXXX :
 Le cabriolet XXXX traîne.

No. 128. — PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs—6 pièces



Blancs—6 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 4 coups.

SOLUTIONS :

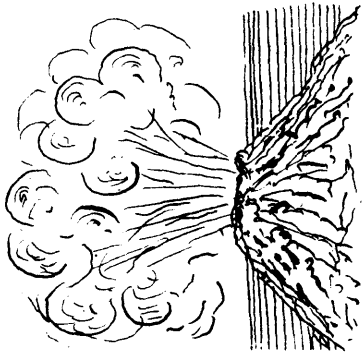
No 124.—Le mot est : Conscience.
 No 125.—Les mots sont : Hiver et Hier.

ONT DEVINE :

Problèmes : Mlle Joséphine Mailhot, St-Jean Deschailons ; Jos. Brouillet, Island Pond.
 Rébus et problèmes : John Labrie, Hochelaga ; L. D. Dastous, Sherbrooke ; Mme Céleste Lesigne et Jos. Pelletier, Montréal.

RICHESSE
 DOULCEUR BONHEUR
 SANTÉ MALADIE
 MISÈRE

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

La peau d'un ours enveloppe souvent un corps de gazelle

ETABLISSEMENT DE 1^{RE} CLASSE

LEFRANCOIS FRERES,

314, Rue Ste-Catherine,
MONTREAL

Assortiment complet et choisi de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

8114



DR J. A. CREVIER, MÉDECIN NATURALISTE

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

M. HENRI LARIN,

No. 18, Rue Saint - Laurent, Montréal.

EAU MINÉRALE DE SAINT-LEON

En faisant usage de cette eau merveilleuse vous vous préserverez des maladies contagieuses et vous jouirez toujours d'une excellente santé. L'eau minérale de St-Léon guérit toutes les maladies. Faites-en usage et vous n'aurez pas besoin de médecin. Reçue tous les jours par

E. MASSICOTE & FRÈRE,
Seuls agents pour Montréal.
217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

DR JOSEPH NOLIN,

Elève du Collège Dentaire de Philadelphie,

CHIRURGIEN - DENTISTE,

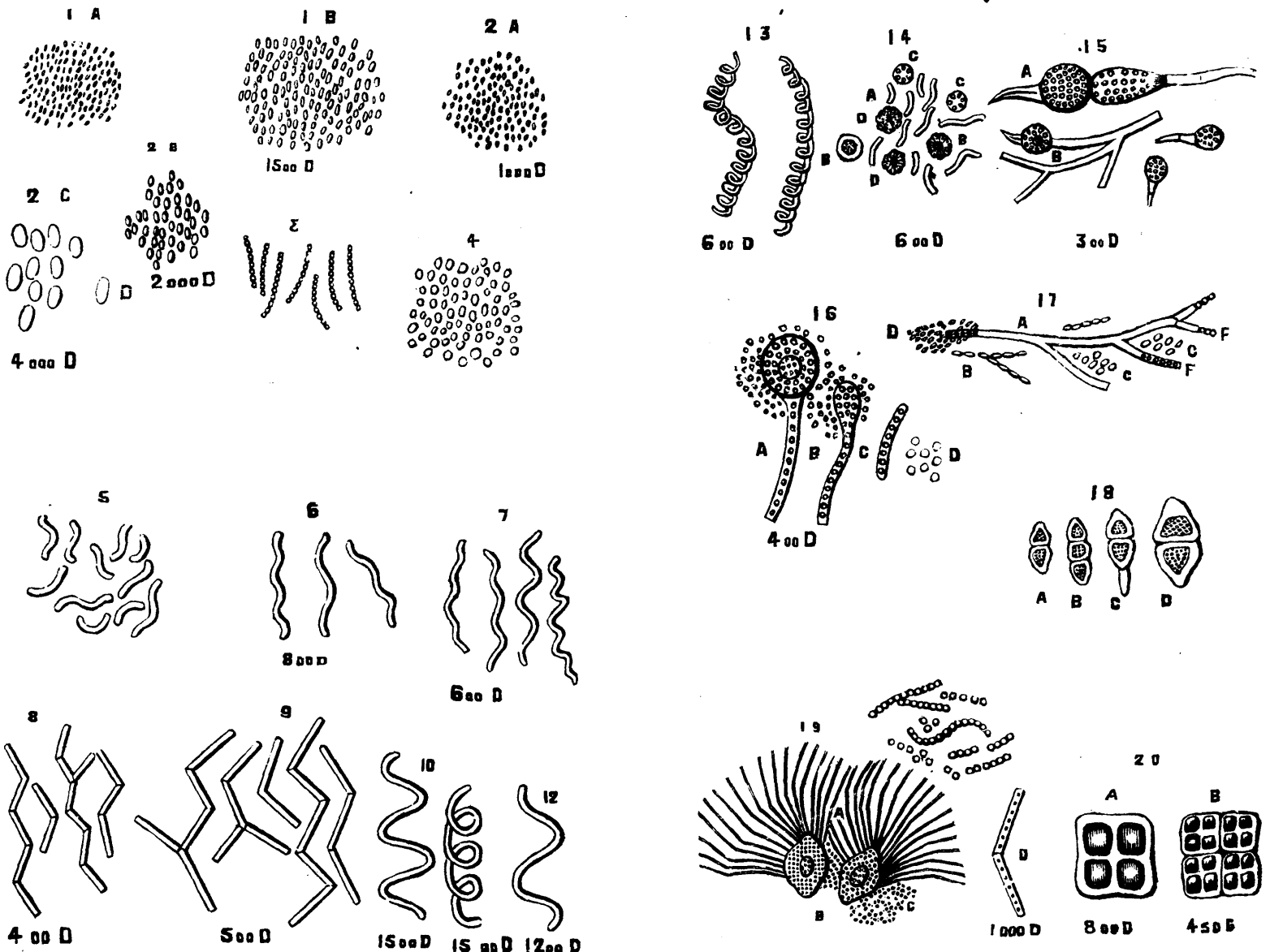
148, RUE BLEURY, EN FACE DU GÉSUS, 148
Heures de Bureau : de 9 à 5.

DR. J. LEROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.



MICROZAIRES ET MYCOPHYTES DU CHOLÉRA ET DE MALADIES ÉPIDÉMIQUES ET CONTAGIEUSES

[Dessinées d'après nature par le Dr J. A. Crevier, de Montréal]